

que du double de son âge.

La voix de l'ingénieur tremblait beaucoup. Il s'arrêta, sous prétexte de rallumer sa cigarette éteinte. Sa compagne ne le quittait pas des yeux.

—Vous allez voir, madame, continua-t-il, pourquoi je me souviens si bien de ce dîner-là. Le lendemain matin, ma petite amie partait avec ses parents. Six mois plus tard, ma pauvre mère était morte. Avant la fin d'une année, des raisons de fortune obligeaient mon père à quitter le château avec moi. Une seule fois j'y suis rentré, suivant un cerceuil auquel je venais donner sa place au caveau de famille. Une seconde fois, j'ai revu de loin la vieille demeure, pas d'assez loins, toutefois ; car les Prussiens l'occupaient et une de leurs balles a failli me tuer. Je ne suis jamais retourné à Vieuxvicq depuis lors. Vous voyez que ce n'est pas gai, et que j'avais raison de vous dire que tout est mort dans mon passé.

—Mais votre petite amie, elle n'est pas morte, elle ?

—A Dieu ne plaise ! J'ai lu dans un journal, il y a cinq ans, son mariage. J'ai appris, par les cinq lignes du reporter, qu'elle était très belle et qu'elle devenait très riche. Je m'en suis réjoui pour elle.

—Et voilà tout ! Eh bien, franchement, je perds une illusion sur votre compte. Quoi ! vous n'avez pas cherché à la revoir ?

—Pour quoi faire ? les temps sont changés, madame, et je ne suis plus qu'un ingénieur, obligé de créer son avenir comme s'il était né dans une ferme.

—Vous êtes trop "ingénieur", monsieur. Nous autres femmes, nous n'aimons pas que l'on ait autant de raisons. Je vous en veux de n'avoir pas retrouvé la fillette d'autrefois.

—Avant de me parler ainsi, laissez-moi vous dire une autre histoire qui vous rendra peut-être moins sévère. Dans vos voyages, vous avez aperçu souvent, sur la locomotive qui vous traînait, cet être noir, effrayant, qu'on

nomme le mécanicien. Si cet homme s'était approché de vous et vous avait tendu la main, qu'auriez-vous fait ? Eh bien, madame, pendant trois ans, j'ai été mécanicien.

—Oh ! mon Dieu ! que dites-vous !

—Un jour, dans le costume que vous savez, à la gare des Aubrays, je me suis trouvé aussi près de celle qui avait été ma petite amie Jeanne que je suis de vous, en ce moment. Je n'ai pas pu voir sa figure, qui était cachée par un voile. Quant à la mienne, ma pauvre mère elle-même ne l'eût pas reconnue sous son masque de suie.

—Et vous n'avez rien dit ?

—L'eussiez-vous fait à ma place ? J'ai eu, pendant une seconde, la bouche ouverte et les bras étendus. Mais je n'ai pas voulu faire peur à cette femme... ou pitié. Elle était si élégante ! elle semblait si heureuse ! Non, je n'ai rien dit. J'ai bien regardé sa jolie taille, ses mains que j'avais tenues si souvent dans les miennes, et je suis remonté sur ma machine en pleurant comme...

—Comme vous pleurez maintenant, et comme je pleure moi-même, dit la jeune femme. Mais vous ne voyez donc rien ?

Les joues baignées de larmes, ne pouvant plus se contenir, elle secouait nerveusement les poignets du jeune homme et, d'une voix entrecoupée, elle répétait encore :

—Mais vous ne devinez donc pas ?

Maintenant, il devinait. Eperdu, pâle d'émotion, les yeux dilatés par un étonnement immense, il la dévorait du regard, comme s'il voulait se dédommager de ces années si longues pendant lesquelles il ne l'avait pas vue.

Il gardait le silence et semblait aussi calme qu'elle paraissait agitée. Mais son visage parlait pour lui et parlait trop, à son gré ; car il se courba lentement, appuya son front sur les deux mains de Jeanne et l'y laissa quelques secondes.

Au même instant, la porte du salon s'ouvrit pour donner passage à M. de